

BELLES

IMAGES

N° 122 - Avril/mai/juin 2018

1995 - 2015

20 ans de BELLES IMAGES

Photographies



MAI 68 : 50^E ANNIVERSAIRE

Manifestation, Paris, mai 1968

© Fondation Gilles Caron Courtesy School Gallery/Olivier Castaing

EXPOSITION SUR MAI 68. HÔTEL DE VILLE DE PARIS

JUSQU'AU 28 JUILLET 2018

www.bellesimagesphotographies.com

martial.beauville@libertysurf.fr

BELLES IMAGES PHOTOGRAPHIES - 3, rue Parmentier - 95200 Sarcelles - FRANCE

Tél. : 01 39 94 85 00 - Fax : 01 34 19 12 57



Belles Images Photographies est le journal des adhérents du Club des Belles Images de Sarcelles, 3, rue Parmentier, 95200 Sarcelles
Club affilié à la Fédération Photographique de France
<http://www.bellesimagesphotographies.com>

Directeur de la publication : Martial Beauville
Responsable de l'édition, rédacteur en chef : Martial Beauville
Maquette, correction et mise en page : Michel Bui
email : martial.beauville@libertysurf.fr

Comité de parrainage

Willy Ronis+, Jean Loup Stieff+, Marc Riboud, Louis Raymond, Henri Cartier-Bresson+, Agathe Gaillard, Valentine Plisnier, Eve Morcrette, Xavier Zimbardo, Bernard Plossu, Georges Vidal, Christian Lameul, Yves Cabaud, Gabrielle Chanu, Françoise Lezy, Yves Leognany, Jean-Marc Poussard, Martine Jarmoszko, Jean-Pierre Idriss, Christian Perrot, Laurence Bordage, Serge Haddad, Abdoul Carime Riza, Mauricette et Michel Julia, Didier Mongard, Yannick Philippot, Marc et Cathy Josenci, Michel Pontet, Michèle Lardet, Dominique Armoiry, Thierry Ozil

Belles Images Photographies est la revue mensuelle des adhérents du Club des Belles Images de Sarcelles, association loi 1901 à but non lucratif. *Belles Images Photographies* a été enregistré le 10 mai 1995 au Tribunal de Grande Instance de Pontoise, Val-d'Oise, dans la section Presse pour les journaux et les périodiques sous le numéro 25/95. *Belles Images Photographies* a été enregistré le 20 juin 1995 à la Bibliothèque Nationale de France, quai François-Mauriac, 75013 Paris et a reçu le numéro d'ISSN 1265.177X pour les publications en série. Le tirage est de trois cents exemplaires. Le Club des Belles Images de Sarcelles a été déclaré le 10 février 1971 à la sous-préfecture de Montmorency, Val-d'Oise, sous le n° 616. Il est affilié à la Fédération Photographique de France, 5, rue Jules-Vallès, 75011 Paris, sous le n° 17.0768.

À ce titre la revue est diffusée gratuitement. La direction n'est pas responsable des textes, photos et dessins qui n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs. Toute reproduction est interdite. L'envoi des textes, photos et dessins implique leur libre-publication, ils ne sont jamais rendus. Des autorisations de reproduction peuvent être demandées par écrit à la rédaction. L'adresse figure en première page et est valable pour toute correspondance avec le bulletin ou notre association. *Belles Images Photographies* est rédigé en partenariat et association amicale avec l'ASPTT Sarcelles, section photo, 34, rue Montfleury, 95200 Sarcelles.

Important : en vertu de la loi du 17 juillet 1970 sur la protection des personnes physiques et de leur image, les auteurs des photographies s'engagent à avoir reçu l'accord des personnes photographiées. En cas de litige, ni le bulletin *Belles Images Photographies*, ni le Club des Belles Images de Sarcelles, ni l'ASPTT Sarcelles section photo ne pourront être tenus pour responsables.



Collaboration écrite : Alain Genestar, Albert Vandjour, Daniel Frèche, Manuel Vich, Carlos Abrego, Martial Beauville, Philippe Gomez, Alain Genest, Catherine Malacchina, Christiane Beauville, Molly Blake, Gisèle Moulie, Roland Xerri, Margarete Rennert, Edward Mooney, Jacqueline Monstin, Walter Saraiva

Photos : Gilles Caron, Martial beauville, Susan Meiselas, Jean-Louis Fernandez, Laurence Geai, Claude Dityvon, Affiche des Beaux-Arts de Paris, Molly Blake, Manuel Vich, Walter Saraiva, Julien Akif

APPEL AUX DONNS

Notre revue, malgré son côté artisanal, est rédigée depuis plus de 23 ans par des passionnés de photographie.

Réalisée bénévolement, elle est le fruit de nos coups de cœur ou de nos détestations. Elle est très connue dans le milieu de la photographie.

Si vous voulez nous aider, vous pouvez adresser un don du montant de votre choix à :

BELLES IMAGES
3, rue Parmentier
95200 Sarcelles

Dépôt légal : 5 mai 2018
ISSN 1265.177X
Code APE : 913 E - N° SIREN 414 627 091
N° SIRET 414 627 091 00013

Promotion de *Belles Images* en compagnie de la sublimissime Aissata



ÉDITORIAL

Que d'aventures et de longues heures de travail pour réaliser depuis 23 ans une revue de photographie même artisanale et faite avec les moyens du bord, avec l'amour du partage pour transmettre la passion des images... Images témoignages comme ces photographies de Mai 68.

Ce numéro 123 célèbre les 50 ans de Mai 68 mais n'est pas autant un numéro d'anciens combattants nostalgiques.

À l'époque nous étions trop jeunes ou pas encore nés, mais comme le dit Alain Genestar, directeur de la publication du magazine *Polka* – et qui nous a gentiment autorisé à reproduire son texte –, Mai 68 a été un tournant pour la photographie de reportage.

Il nous rappelle que nous célébrons les 50 ans de Mai 68 non pas autour de monuments mais autour de photographies.

La photographie la plus iconique de cette révolte de Mai fut la photo de Daniel Cohn-Bendit face à un CRS prise par Gilles Caron. Plusieurs photographes étaient présents, mais lui seul sut capter le regard mi-mutin mi-ironique du leader étudiant.

La Mairie de Paris rend par ailleurs hommage à Gilles Caron par une immense exposition à l'Hôtel de Ville.

Curieusement cette révolte sociale et étudiante fut privée d'images car les journaux et les magazines étaient, comme une grande partie de la France, en grève.

Des photographes non moins célèbres étaient là jour et nuit en ce printemps ludique et revendicatif. Outre Gilles Caron, il y avait Jean-Pierre Rey, Henri Cartier-Bresson, Claude Dityvon, etc.

En 1968, il n'y avait, bien sûr, ni réseaux sociaux ni l'information en continu pour nous narrer ces folles journées.

Nous avons recueilli quelques témoignages d'anonymes qui se rappellent de ces jours de Mai qu'ils fussent enfants ou adultes.

La seconde partie du numéro, plus classique, est consacrée aux expositions vues par nos contributeurs.

Martial BEAUVILLE

Beaucoup de personnes regrettent que notre journal ne soit pas en couleur. Nos seules sources de revenus sont une subvention municipale et une adhésion bien modeste que paient nos adhérents. Cet argent sert au fonctionnement de l'association, à payer les assurances, charges, etc. En revanche, si vous souhaitez faire un don pour que ce journal soit en couleur, rien ne vous l'interdit. Voir page 2 « appel aux dons ».



Photo : DR

**SOUS LES PAVÉS
L'ESPOIR**

ESPRIT DE MAI, ES-TU LÀ ?

PARLEZ-MOI D'IMAGES

Publié dans le n° 41 du magazine *Polka* du 21-02-2018. Avec l'aimable autorisation d'ALAIN GENESTAR

« Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi. » De tous les slogans de Mai 68, cet hymne au jogging est le plus actuel. Cela fait cinquante ans que le camarade court... et le vieux monde colle toujours à ses basques.

« Cours plus vite, camarade »... Malgré une modernité tapageuse et des progrès technologiques audacieux, le monde n'a pas vraiment changé.

Les riches se pavanent au sommet d'une échelle des revenus de plus en plus haute; le chômage a explosé; le nombre de pauvres expulsés de leur logement ne cesse d'augmenter; les jeunes ne sont plus intégrés dans la vie active à la sortie de leurs études; l'immigration a durci le cœur de nos sociétés, incapables d'accueillir des hommes, des femmes, des familles dans la détresse qui ont traversé des mers au péril de leur vie, espérant trouver chez nous un abri, un soutien, des sourires et récoltant la haine, au mieux l'indifférence ou la pitié.

« Cours toujours, camarade »... Le monde dont tu rêvais n'est pas pour demain.

Pourquoi cette anaphore en ces jours de présidence dite heureuse où il est de bon ton d'afficher une mine radieuse? Après une longue décennie calamiteuse où se sont succédé deux mauvais présidents, on respire beaucoup mieux en France. Mais, plutôt que de succomber à la béatitude, profitons de cette bouffée d'oxygène pour dresser le bilan et envisager l'avenir.

« Faites l'amour, pas la guerre. » La phrase, lancée lors des défilés pour la paix au Vietnam et reprise par les manifestants de Mai, est belle comme un premier vers. La suite du poème reste à écrire. En cinquante ans, d'autres guerres ont éclaté. D'autres formes de

violence ont semé la mort parmi les populations civiles, du génocide rwandais aux attaques terroristes. La liste des villes blessées par des guerriers sans uniforme est infinie.

« On ne tombe pas amoureux d'un taux de croissance. » Eh bien si! à ce stade-là, ce n'est même plus de l'amour, c'est de la rage. L'argent mène le monde. La réussite individuelle comme la performance des états ne se mesurent plus en valeurs humanistes, spirituelles, intellectuelles, démocratiques, mais selon le degré d'ascension sociale, de possession de biens matériels ou de réduction du montant de la dette.

« L'imagination au pouvoir. » De Gaulle et Malraux n'en étaient pas les plus démunis. Mais on mesure bien la part de rêve ponctuée de quelques grains de folie que ce slogan appelait à la rescousse pour sortir la France de l'ennui. Or, à l'exception des premiers jours de la présidence Mitterrand, le pouvoir n'a guère brillé par son enthousiasme à égayer nos jours et à colorer les nuages. La grisaille, persistante, a plombé la politique au point d'éloigner les citoyens des affaires publiques et des urnes.

Triste bilan de ces cinq décennies d'après-Mai! Emmanuel Macron, avec sa jeunesse qui a envoyé promener les tromblons de la vieille politique, va-t-il enfin renverser la table et redonner au pays ses couleurs? Déjà, il les hisse plus haut que ses prédécesseurs. La France retrouve un peu de ses beaux atours. C'est un début. C'est mieux. Mais si redresser les comptes de la nation, réformer le Code du travail, dépoussiérer la fonction publique, les régimes de retraite ou le baccalauréat sont des entreprises nécessaires, elles ne sont guère emballantes.

Le rêve serait-il mort sur les barricades ?

Le gouvernement de la France d'aujourd'hui est composé de personnalités choisies non pas pour leur aptitude à rêver le monde, mais pour leur expertise dans le domaine restreint de leur ministère. Si on voulait être méchant, on dirait des « technocrates »; si on se contente d'être honnête, on dit des « techniciens » qui forment un gouvernement de « sachants ». L'heure est à l'efficacité froide.

Faut-il s'en plaindre? Oui, au nom de cet irrésistible désir de romantisme qui est le bel héritage de Mai 68. Un héritage poétique et politique qui place tout en haut la barre des exigences. Qui installe au sommet l'esprit du débat et du combat pour les causes justes dans la quête d'un idéal, forcément, difficile à atteindre. Un héritage qui ose ce slogan, emprunté à Che Guevara: « Soyons réalistes, exigeons l'impossible. »

Alors, cinquante ans après, exigeons que l'amour triomphe sur la guerre, qu'interdire soit vraiment interdit, que nous ne perdions pas nos vies à la gagner, que nous jouissions sans entraves, que les élections ne soient plus des pièges à cons...

Et aujourd'hui, continuons le combat pour que la femme soit réellement l'égale de l'homme, que toute forme de racisme disparaisse, que le réfugié soit accueilli et le pauvre hébergé, que les riches redistribuent davantage aux moins riches, que la protection de l'environnement devienne une cause nationale, universelle, que la société soit meilleure, plus juste, plus belle...

Aux gouvernants d'agir dans le champ du possible. Aux citoyens de s'ébrouer dans les vastes territoires de liberté et de justice encore à conquérir. Ainsi, le bel esprit de Mai sera bien gardé.

Alain Genestar

Avec nos sincères remerciements.

Photos : DR



EN MAI, FAIS CE QU'IL TE PLAÎT

Cet article a été écrit en mai 1998, il y a 20 ans, pour les 30 ans de Mai 68.
Rien n'a vraiment changé et il serait encore d'actualité.

MARTIAL BEAUVILLE

Un immense remerciement à Julien Akif, jeune photographe de Belles Images qui, par ses photos de l'actualité sociale et politique - comme ici sur la loi travail en 2016 -, est dans la lignée des grands reporters comme Gilles Caron ou Claude Dityvon.

En ce mois de mai 1998, on fête avec éclat le 30^e anniversaire de Mai 68.

L'anniversaire d'une révolte à défaut d'une révolution.

Un bouleversement indéniable de la vie sociale,

politique et culturelle puisqu'on occupait les usines, les universités, le théâtre de l'Odéon, le festival de Cannes... et la rue.

Mai 68 demeure un des regrets de ma vie. Bien que je pense que les regrets ne servent à rien, le passé est le passé et on ne le fera pas revivre.

Comment peut-on regretter quelque chose que l'on n'a pas connu, cela semble idiot.

Trop jeune, je n'ai pas pu goûter à ce souffle libérateur. Souffle qui contribuera au changement des mentalités.



Photo Claude Dityvon avec l'aimable autorisation de Christiane Dityvon



Manifestation contre la loi du travail 2016. © Julien Akif

Lorsque les premiers soubresauts de 1968 ont commencé le 22 mars à l'université de Nanterre, je n'avais que 14 ans. En 1968, lorsque l'on avait 14-15 ans, on était confiné au jeu de rôle de notre âge c'est-à-dire que l'on s'occupait pas ou peu de politique.

À l'époque il n'y avait pas toutes les sources d'information que nous avons aujourd'hui.

Ces odeurs de mai sur la pellicule

Les jeunes de 15 ans n'avaient pas 10 ans d'avance comme aujourd'hui.

Il y avait un ministre de l'Information et cela veut tout dire.

On se contentait de travailler mal ou bien à l'école, d'écouter sagement Sheila, Claude François, Adamo, les Beatles ou... Nancy Sinatra.

On avait le bonheur et l'insouciance de notre âge.

Mon regret ne réside pas à ne pas avoir lancé de pavé, maladroit comme je le suis, ce pavé serait tombé sur la tête de Cohn-Bendit et on m'aurait accusé d'être un provocateur.

Il réside surtout de ne pas avoir fait humer mes Nikon de ces folles journées de mai.

Claude Dityvon qui, en mai 68, fut un tout jeune photographe sut capter ces odeurs de mai sur sa pellicule.

Acteur de mai, il le fut aussi dans son cœur, sachant saisir avec émotion cette révolte juvénile.

En ce 30^e anniversaire, ses photos illustrent les plus grands quotidiens. Une soirée lui sera consacrée sur ce thème aux rencontres d'Arles en juillet prochain.

Il a eu l'infinie gentillesse de prêter cinq de ses photos à *Belles Images*. Par amitié pour nous, par soutien de notre action pour la photographie dans des banlieues pas toujours faciles !

En 1968 les étudiants refusaient d'être Sarcellisés. Aujourd'hui les banlieues ont poussé partout à la périphérie des grandes villes.

Parmi les autres photographes de Mai, n'oublions pas Gilles Caron qui a disparu deux ans plus tard au Cambodge.

On se rappelle ce lanceur de pavé au geste hiéراتique, ces gardes mobiles aux lunettes noires cerclées



Photo Claude Dityvon avec l'aimable autorisation de Christiane Dityvon

harnachés tels des gladiateurs des temps modernes, ce CRS qui pourchasse un étudiant matraque en main, les barricades de la rue Gay-Lussac, la manifestation revancharde de la droite apeurée où Debré et Malraux semblent arrêtés par le temps dans leur pathétique trouille et, surtout, cette image de Daniel Cohn-Bendit narquois face à un CRS.

De très nombreux photographes ont pris des clichés. Célèbres ou anonymes, leurs images figurent dans un *Paris Match* ou un *Belles Images* spécial consacré à un moment béni du photoreportage.

Car les infos à la télé, n'en parlons pas, aucune image des manifs, seule la radio et notamment Europe 1 jouait son rôle d'informateur.

© Claude Dityvon

Mai 68 ne fut pas qu'une agitation estudiantine. Le 15 mars de cette année-là, Pierre Viansson-Ponté écrivait dans *le Monde* « La France s'ennuie ».

Elle essayait de jouer les USA dans son développement technique et industriel.

Il y avait près de 45000 chômeurs et, deux mois plus tard, plus de 10 millions de grévistes dans le pays Ateliers, usines, bureaux, exploitations agricoles, la France suffoquant sous l'étouffoir gaulliste.

Moi, à l'époque, j'étais content parce qu'il y avait un film tous les soirs à la télé et aussi les *Shadocks*, je crois.

Ma seule participation à Mai 68 fut symbolique. Un jour, nous étions tous réunis dans la cour du collège, les profs étaient en grève. Les autres élèves s'étaient parés d'un brassard blanc et j'ai fait comme les grands sans en comprendre très bien la situation.

Un soir, j'ai dû écouter sur Europe 1 très tard la bataille de la rue Gay-Lussac.

Il y a deux mondes entre ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien.

Aussi la révolte des sans-grades, des ouvriers en ce mois de mai étaient plus importante que les pavés du Quartier Latin.

À l'issue de ces jours de mai, le SMIG (qui deviendra le SMIC en 1970) fut augmenté de 30%, les salaires de 10% et le droit syndical reconnu dans l'entreprise.

Plus tard, j'ai réussi à traîner mes appareils photo dans des lieux qui ne m'étaient pas destinés et où on triait, paraît-il, les gens sur le volet !

Mai 68 par procuration.

Je photographiais les jolies filles de la bourgeoisie sachant néanmoins que, derrière leurs sourires de circonstance, elles ne se jetteraient pas pour autant dans mes bras, promises qu'elles étaient à un crétin imberbe qui n'attendait que d'hériter de l'usine de papa pour leur passer la bague au doigt.

Depuis toujours il y avait deux mondes et Mai 68 a tenté de fissurer cela.

Mon esprit de révolte est né de cette époque et Mai 68 je l'ai vécu plus tard par procuration.

En 1973, je participais à ma première manifestation contre les lois Debré qui refusaient le sursis militaire aux étudiants. Ce mouvement était emmené par un certain Michel Field.

On chantait joyeusement « 5 ans déjà, coucou nous



CRS chargeant pendant la manifestation contre la loi du travail. © Julien Akif



Manifestation contre la loi travail 2016. © Julien Akif

revoilà», «chaud, chaud, le printemps sera chaud». Je prenais mes premières photos de manif avec un Instamatic et, depuis, est née ma passion pour la photographie. Durant une vingtaine d'années, j'ai traîné mon appareil photo partout pour pourchasser les fantômes de Mai 68 et avoir ma poussée d'adrénaline.

1968 n'a pas commencé au Quartier Latin

À Malville contre la construction du surrégénérateur Super Phénix en 1977 et dans les manifs étudiantes. De 1986 contre la loi Devaquet mais, là, c'était déjà trop tard, on m'appelait «Monsieur». Je me suis inscrit à la fac qui était un pur produit de 68. Non pas Nanterre ou la Sorbonne, mais Vincennes. Là-bas, 8-10 ans après, on avait toujours le sentiment d'être en 1968. Dès le petit matin, les groupuscules gauchistes prônaient le grand soir. À peine le temps de filer à la cinémathèque pour voir *L'amour l'après-midi* d'Éric Rohmer. Préparant une licence d'anglais tout en étant parallèlement salarié, je fréquentais accessoirement le dépar-

tement photo de Paris VIII qui allait devenir un des laboratoires de la photographie inventive en France. 1968 n'a pas commencé au Quartier Latin. Il y avait les situationnistes en 1966 et les prémices germaient déjà dans le monde entier. La guerre du Vietnam bien sûr, l'assassinat de Martin Luther King, les émeutes dans les quartiers noirs aux USA, le printemps de Prague, les révoltes étudiantes en Allemagne, Amérique, Japon, Mexique avec en toile de fond le Vietnam. 1968 avait commencé dans le cinéma avec l'insolence de la «Nouvelle Vague» sous la férule de Chabrol, Godard, Truffaut... Il y avait Françoise Dorléac, morte trop jeune un an plus tôt, incarnant la génération de 1968 d'après Patrick Modiano. J'étais révolté mais n'en demeurais pas moins circonspect face à une idéologie qui prônait la libération de l'homme de ses chaînes et qui a amorcé une dérive stalinienne en engendrant goulags, boat-people et des millions de morts. Aujourd'hui il y a 7 millions de précaires, le chômage qui gangrène la société, le suicide et le mal-vivre des jeunes et la bagnole triomphante et son cortège de



Photo Claude Dityvon avec l'aimable autorisation de Christiane Dityvon

pollution noyant les villes sous les couches de particules fines et créant un enfer pour les insuffisants respiratoires. Tous mes amis m'assurent doctement que c'est ainsi la pollution qui est à l'origine de mes problèmes ORL. Pourtant aucun ne s'est résolu à revendre sa voiture pour acheter un vélo ou une voiture électrique pour alléger mes problèmes. L'amitié a des limites ! En 1968 Gilles Tautin un lycéen est mort noyé après une charge des flics à l'usine Renault de Flins. Il ne saura jamais que Renault a fait 5,4 milliards de francs de bénéfices au détriment des ouvriers de Vilvorde. En 1968 Gilles Tautin n'a pas connu les mots de

cette fin de millénaire. Sida, vache folle, Internet, SIDA, mise en examen. Aujourd'hui on communique par fax, mail, Internet, téléphone portable, mais on n'adressera guère la parole à son voisin. Entendons-nous, ce ne sont pas ces objets, qui marquent une indéniable avancée sur l'âge de pierre, qui sont en cause mais comme toujours l'utilisation que l'homme en fait ! La société française, 30 ans après 1968, apparaît bien triste engoncée dans son individualisme et son égoïsme. J'espère ardemment me tromper mais pour l'instant peu de clignotants m'incitent à l'optimisme.

© Julien Akif





GILLES CARON

« PARIS 1968 »

**EXPOSITION GRATUITE,
JUSQU'AU 28 JUILLET 2018**

MARTIAL BEAUVILLE

Gilles Caron
© Fondation Gilles Caron Courtesy
School Gallery / Olivier Castaing

L'exposition de Gilles Caron que présente l'Hôtel de Ville de Paris est une plongée dans les « Sixties ». Ce sont surtout les images de Mai 68 que nous pouvons voir dont on fête le 50^e anniversaire.

Gilles Caron demeurera le photographe romantique et emblématique de Mai 68 car il est l'auteur de la photographie la plus célèbre qui rappelle ces événements. Celle bien sûr de Daniel Cohn-Bendit, le leader étudiant narquois face à un CRS. On apprendra qu'il a fallu pas moins de deux rouleaux de pellicule pour saisir cet instant qui a marqué l'Histoire.

L'exposition qui est découpée en 7 sections débute avec les coulisses des Sixties, les photos des « vedettes » de la chanson des années 60.

On ne les appelait pas encore les « people » ! Portraits donc de Sheila, France Gall, Claude François et même Raquel Welch qui avait choisi Paris pour se marier comme pour marquer l'insouciance de ces « Sixties ». La Nouvelle Vague réinventait le cinéma avec Truffaut et Godard.

Portraits du général de Gaulle, la figure tutélaire de la Nation, figure vieillissante qu'a saisie Gilles Caron.

Jamais on n'imaginerait que le grand Charles allait se trouver face à une vague de contestation que ni lui ni personne n'avait vu venir.

Mené par un étudiant rouquin qui fréquentait la faculté de Nanterre nouvellement construite au milieu de nulle part mais où se greffent comme une verrue les bidonvilles des travailleurs algériens qui construisaient cette faculté à l'architecture moderniste.

Une image nous frappe immédiatement, c'est celle de ces ouvriers debout bras croisés face à ces jeunes étudiants assis à même le sol le 29 mars 1968 lors de la fermeture de l'université. Deux mondes qui se côtoient et qui s'uniront vers la mi-mai car la révolte de Mai 68 fut d'abord un bouillonnement juvénile.

Nanterre d'où partit la révolte fut une marmite qui se

propagea les premiers jours de mai à la Sorbonne et embrasa ensuite tout le Quartier Latin. Gilles Caron mit en images jour et nuit ces rituels que sont les manifs, les affrontements avec la police, une forme d'insurrection violente qui fit des blessés graves des deux côtés. Les photo-reporters qui se trouvent en première ligne paient aussi cher le prix de ces affron.

Daniel Cohn-Bendit devant la Sorbonne.
Paris, mai 1968 © Fondation Gilles Caron Courtesy School Gallery / Olivier Castaing



Le lanceur de pavé. Paris, mai 1968
© Fondation Gilles Caron Courtesy School Gallery / Olivier Castaing

tements. On voit ainsi le photographe Goksin Sipahlogiu (fondateur de l'agence SIPA) groggy, tenu à bout de bras par deux hommes. Victime d'une charge policière ou d'un pavé car les photographes pour ramener des images prennent des risques insensés.

Mai 68 - Manifestation. Paris, mai 1968 © Fondation Gilles Caron Courtesy School Gallery / Olivier Castaing



Lors de la visite de presse, Michel Poivert, historien de la photographie et commissaire de l'exposition, nous fit part de détails que nous n'aurons sans doute pas remarqués. Comme cette jolie bourgeoise du 17^e arrondissement qui rejoue la libération de Paris avec son drapeau tricolore siglé de la 2^e DB lors de la grande manifestation de la droite aux Champs-Élysées le 30 mai 1968.

Gilles Caron avait photographié avec passion les insurgés pour qui il devait sans doute éprouver de grandes sympathies, mais aussi cette fameuse manifestation de soutien à De Gaulle avec Malraux et Debré pétris de trouille...

Esthète comme tous les photographes, Gilles Caron ne manqua pas de photographier les jolies étudiantes de Nanterre, les jolies manifestantes ainsi que les jolies filles de la bourgeoisie mais, au fond, n'étaient-elles pas les mêmes car la plupart des étudiants qui se révoltaient étaient issus de classes sociales favorisées.

Au début de Mai 68, avant que les ouvriers ne rejoignent la grève à partir du 13 mai, les seuls prolétaires qui affrontaient les étudiants étaient... les CRS !

Cette exposition qu'il faut voir absolument a pu se monter grâce à la fondation Gilles Caron et divers partenaires comme la SAIF (Société des Auteurs des arts visuels et de l'Image Fixe), *Libération*, *Paris Match*, *les Inrockuptibles*, la RATP, France Info, *Polka* le magazine du reportage et de tant d'autres dont la Mairie de Paris.

LES ICÔNES DE MAI

MAI 68 À LA BNF

ALAIN GENEST

Parmi les manifestations qui se tiennent à l'occasion de l'anniversaire des événements de Mai 68 (voir le site soixantehuit.fr), la BNF annonce «la couleur» (ou plutôt le noir et blanc) par une exposition : «Icônes de Mai 68, les images ont une histoire».

Cette exposition présente : «le versant médiatique

de l'iconographie attribuée aux événements selon une approche qui relève d'une mission d'éducation à l'image» (dossier de presse).

La scénographie est intéressante et permet de circuler dans l'exposition en fonction des possibilités de circulation et de ses envies.

Elle présente, à côté d'un certain nombre de *Paris Match*, des initiatives de photographes prises alors pour contrer le discours dominant de l'époque.

Curieusement ce sont ces images qui illustrent le mouvement de Mai 68.

Si effectivement l'utilisation du noir et blanc a été largement reprise par les médias, de nombreuses photos en couleurs (surtout des diapositives) ont été prises.

Beaucoup restent inédites et il aurait été intéressant de les intégrer dans le parcours.

Les planches-contact (outils des photographes de l'époque) exposées, bien présentées, ont un grand intérêt; les photos de Gilles Caron, Marc Riboud et du Club des 30 x 40' intègrent avec force l'exposition.

Alors ! Venez la voir : c'est à la BNF François-Mitterrand jusqu'au 26 août 2018.



Planche contact Fondation Caron © Gilles Caron



Fondation Gilles Caron © Gilles Caron

MAI 68

TÉMOIGNAGES

Merci Martial pour tout le coeur que tu amènes à l'humanité. C'est très important d'être soudés dans des temps difficiles. C'est important de choisir son camp, de faire un choix et de s'engager pour défendre des valeurs humaines qui sont celles de l'antiracisme et de l'antisémitisme.

Toute ma vie j'ai lutté contre le racisme et l'antisémitisme, et pour le syndicalisme, j'ai fait toutes les grèves, j'ai pris des coups, des sanctions graves, des mises à pied... Plusieurs fois j'ai failli prendre la porte. Peu importe...

L'IMPORTANT C'EST DE RESTER DEBOUT, DE LUTTER, POUR DES VALEURS HUMAINES.

En ce qui concerne mai 1968, j'avais 18 ans. Je n'avais pas conscience de l'ampleur du mouvement. Tout ce que je sais, c'est que je travaillais à l'hôpital Fernand-Widal à Paris (centre antipoison). Nous avons reçu de nombreux habitants du Quartier latin, intoxiqués par les gaz lacrymogènes. Nous nous occupions d'eux.

J'étais tout simplement fier d'aller travailler avec ma mob (il n'y avait plus de trains) et en tant que personnel hospitalier, nous avions droit à des tickets d'essence...

C'est à cette époque que je m'étais occupé de Jean-Paul Sartre, il venait auprès de Simone qui était malade...

Je faisais donc l'aller-retour Sarcelles-Paris-Sarcelles avec ma belle Spéciale 98 Motobécane que j'avais achetée chez Bailly (dans le vieux Sarcelles, il y a aujourd'hui un bazar à quatre sous).

Roland XERRI

Souvenirs d'enfant de Mai 68

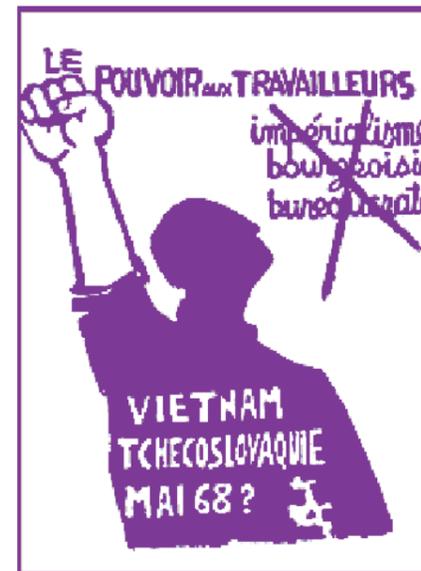
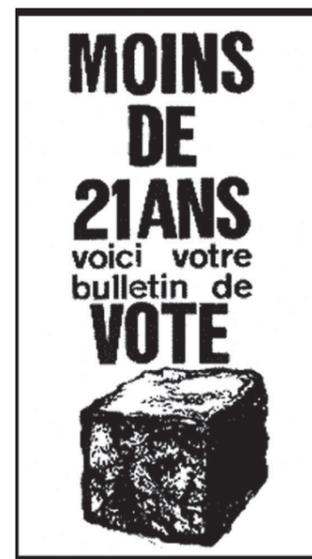
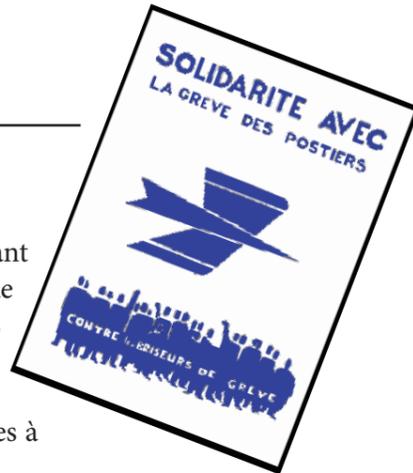
Moi aussi je me souviens. J'avais 8 ans et dans la commune du sud-est de la France où je vivais, mon père et ses collègues faisaient grève et leur syndicat ou la municipalité (je ne sais plus) avait pris en charge les repas des enfants de grévistes pour les aider à maintenir leurs actions.

Nous les enfants, nous retrouvions tous au réfectoire de l'école primaire.

Je me souviens revenir à la maison avec ma sœur et mes frères, des sacs en plastique remplis de cerises que l'on nous donnait sans compter.

C'est le seul souvenir que j'ai de Mai 68.

Jacqueline MONSTIN



Mai 68 a été une période extraordinaire! Un mouvement populaire de révolte contre la société de l'époque, pour la libération de la femme. J'avais 33 ans, je n'avais plus l'âge de manifester, mais je l'ai fait quand même! Mon mari me disait : « Si tu continues comme ça, la prochaine fois je voterai pour la droite ! », c'était sa menace! Je me suis souvent pris les gaz lacrymogènes, place Saint-Michel, mais pas de coups de matraques... C'était aussi un mouvement de solidarité. Les voisins s'aidaient beaucoup, l'un avait des pommes de terre, l'autre du sucre, ils faisaient du troc. Pour moi, cette entraide est restée le plus grand souvenir de ce moment.



Margarete Rennert



Year 68

My father turned more to alcohol that year, and lost his job the following year. He became abusive. The assassinations of Bobby Kennedy and Martin Luther King troubled me a lot, and I was only 12 years old. An older boy in my neighborhood came back from Vietnam - in a casket. That was horrible; my first real death of a friend. I questioned that war after that. I wondered why people were mean and abusive, and fight each other, after that. I still do.

Edward J. Mooney

Photos : DR



LA POLICE S'AFFICHE
AUX BEAUX-ARTS



1968: J'avais 18 ans!

J'avais 18 ans, j'étais interne et en classe de première dans un lycée à Reims. J'étais peu politisé même si j'étais dans la mouvance du mouvement contre la guerre au Vietnam. Il y a eu aussi le 22 mars qui a été un peu un détonateur: notre lycée n'était pas mixte!

Il y avait comme un frémissement, alors quand cela a éclaté, on a arrêté les cours, occupé le lycée et on a créé un CAL (Comité d'Action Lycéen): le lycée était à nous.

Interne, je sortais comme je voulais, j'allais rejoindre le lycée de filles à côté et pendant la journée c'étaient des discussions: nous inventions un nouveau monde.

Mai 68 à Agen

Mai 68, j'avais tout juste 22 ans. J'étais pensionnaire au lycée technique d'Agen où cette année-là je passais mon bac technique. Quand je rentrais chez moi pour le week-end au CAFI, je n'avais ni télévision ni poste de radio. Au camp, personne ne parlait des événements des étudiants. Un lundi matin, quand je me rendais au lycée, je voyais des étudiants en BTS bloquer l'entrée principale. Le lycée semblait très agité et des discussions partaient dans tous les sens. J'ignorais ce qui se passait mais je sentais au fond de moi-même que quelque chose se produisait. J'essayais de pénétrer à l'intérieur et me dirigeais vers ma classe qui semblait très bouillante. Je devais avoir un cours de philo mais le professeur, petit, cheveux grisonnants peignés en arrière, avec ses petites lunettes rondes, montait sur une chaise et essayait de canaliser les discussions des élèves. Il expliquait les raisons qui poussaient les étudiants à occuper les facs. Il nous proposait de nous joindre à une grande manifestation spontanée organisée par les lycéens de la ville d'Agen. Beaucoup de monde se joignait à cette manifestation. Il y avait des lycéens bien sûr, mais aussi des cheminots, des ouvriers de l'usine UPSA et des agriculteurs. C'était la première fois que je participais à une manifestation. C'est aussi à partir de là que j'avais compris que seule l'union de la force peut emmener un gouvernement à accepter les revendications (augmentation de 30 % du Smig).

Daniel Frèche

Les infos passaient essentiellement par la radio; alors on a décidé de monter en stop à Paris. Une fois à Paris, direction le Quartier latin, la Sorbonne et le soir les manif: les courses et les Parisiens qui nous ouvraient leurs portes pour échapper aux CRS.

Insouciant peut-être? de l'avenir sûrement! mais pas plus que ça!

Surtout bien ancré dans le présent d'alors, inventant un nouveau monde, de nouvelles relations. Libres!

Alain Genest



Bienvenue dans la cinquantaine

« Raconte-moi ton tout juste quinquagénaire, je veux dire ton Mai 1968 », voici la demande du rédacteur en chef de Belles Images Photographies.

Voici juste trois souvenirs qui me viennent à l'esprit.

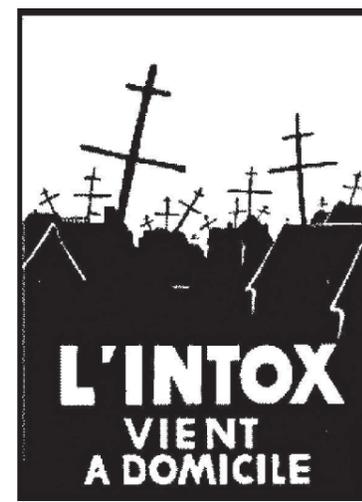
Mon père étant chauffeur-livreur chez Tevea, fabricant de téléviseurs, il avait besoin d'essence plus souvent que le commun des mortels. Pour ne pas qu'il soit seul je l'accompagnais donc dans la chasse aux stations-service qui distribuaient encore de l'essence. Après avoir trouvé la perle rare, s'ensuivait une longue et interminable file d'attente, cela nous permettait de papoter ensemble.

Le deuxième souvenir est ma montée en compétence dans le domaine de la mycologie grâce à Mai 68. Je m'explique: j'approchais tout juste

de mes 12 ans, j'étais en 6e transition qu'il disait à l'époque, au collège Jean-Pierre-Timbaud de Bobigny, le professeur principal faisait grève à sa façon. À la place des cours, il nous jouait de la guitare, parfois accompagné de son père, et nous emmenait souvent au bois de Vincennes à la recherche des champignons, et nous donnait toutes les explications pour reconnaître les champignons comestibles des non comestibles, l'amanite phalloïde et l'amanite tue-mouches n'ont plus de secrets pour moi.

Et enfin le dernier souvenir est celui de notre voisine, qui répétait inlassablement à mes parents qu'elle avait deux garçons qui se tapaient dessus pendant les manifestations parisiennes, car le cadet était étudiant et l'aîné CRS.

Philippe Gomez



LES BELLES IMAGES ET LES BEAUX JOURS DE MAI 68

GISÈLE MOULIE Les BELLES IMAGES et les BEAUX JOURS de MAI 68

GISÈLE MOULIE

Quelque chose de totalement imprévu est arrivé dans ce mois de MAI. Dans la continuité de la révolte étudiante qui sévissait dans les universités, les lycées, même les collèges, a éclaté la grève de mai 68 dans la grande majorité des entreprises en France.

Un matin, la radio annonce que le Centre de Chèques postaux de Paris venait de se mettre en grève.

Les Chèques postaux, cette entreprise où je travaillais depuis 4 ans et qui comprenait dans ces trois centres 12000 salariés, dont une immense majorité de femmes. À l'exception des 500 hommes qui assuraient le travail de nuit interdit aux femmes à cette époque, les cadres supérieurs et une trentaine de techniciens, nous les filles des Chèques, on était en grève !

Donc, nous qui gérons les millions de comptes

courants de Paris-Chèques, nous étions en grève.

Aussitôt je me précipitais vers mon lieu de travail et je trouvais les services en ébullition, en discussion très animée.

C'était le moment ou jamais de faire avancer nos revendications sur le temps de travail.

Car, nous «les faibles femmes» travaillions 42 heures par semaine, 6 jours du 7 sans échappatoires possibles, ceci aussi bien pour celles qui avaient de jeunes enfants que pour les autres.

Les conditions de travail, c'étaient la frappe, le tri, le pointage et dans tous les cas les cadences.

Là, d'un coup, le cliquetis des machines qui se faisait entendre dès 7h30 le matin avait pratiquement cessé.

Ce jour de 1968, dans l'impasse du 15^e où se tenait l'assemblée générale de midi, c'était non seulement le vote de la grève mais aussi «la discute» perma-



nente et animée entre nous toutes et la tentative de convaincre celles qui entraient.

Un comité de grève venait de se former, un gars de la nuit prenait la parole au micro mais, dans l'impasse Bourseul, entre nous du même service, du service voisin, on s'est mises à se parler sans l'éternel «taisez-vous Mesdames» qui était notre lot dans les services.

Non seulement nous nous mettions à parler mais nous allions faire, nous allions comprendre, nous allions devenir des occupantes, nous allions rompre radicalement avec les «habitudes».

Très vite, en plus de participer activement à la grève, piquet à l'entrée du matin et du midi, vote en assemblée générale, nous allions par petits groupes de trois ou quatre au Quartier latin, un soir au théâtre de l'Odéon où se tenaient des débats auxquels nous ne comprenions pas grand-chose, un autre jour c'était l'École du cinéma, rue de Vaugirard, où on reconnaissait quelque figure célèbre, d'autre fois à la Sorbonne ou à l'école des Beaux-Arts d'où sortaient les affiches sérigraphiées qui s'affichaient sur les murs «étudiants-ouvriers même combat».

Des jeunes du «Mouvement du 22 mars» venaient dans nos assemblées des Chèques et nous conseillaient vivement de former des «Comités de lutte» et de jeter nos syndicats par dessus bord.

Ils ne savaient pas ces jeunes gens que les syndicats étaient quasiment interdits de séjour, qu'ils n'avaient pas le droit d'intervenir dans les services et que le panneau syndical était soumis au visa du chef de centre.

Chaque jour, la vie changeait, chaque jour il y avait du nouveau, un jour on ouvrait le guichet des à-vue pour verser une somme minimale aux personnes nécessiteuses, un autre jour on empêchait un cadre

de jouer l'intimidation contre des filles qui voulaient rejoindre la grève.

Tous les jours on s'informait à la radio de ce qui se passait dans une usine où un directeur était «retenu», on écoutait les déclarations des dirigeants syndicaux aujourd'hui oubliés, Séguy, Descamps, Bergeron.

Et un soir à la sortie, après le piquet de grève, l'occupation est décidée, on s'engouffre à 300 dans le Centre, un vrai bonheur cette occupation, on est chez nous dans notre lieu de travail.

On y passera des nuits et des jours, on y fera la plonge, on y balaira les locaux, on y répondra au standard téléphonique, on y veillera aux allées et venues du chef de Centre, on y chantera, on y écouterait des poèmes et on y causerait en grands et petits groupes, parfois de façon plus intime.

Et puis, un jour, les pompiers aidés d'un chef du Centre zélé d'extrême-droite viennent expulser «la chienlit» pour mettre fin à l'occupation, les négociations sont en cours, les trains commencent à ramener les grévistes de province où certaines sont parties.

Il y a comme un air de début de la fin.

La manif Pasqua déferle sur les Champs-Élysées, on aurait pu croire la droite disparue, mais là elle revenait dans ses quartiers !

La reprise du travail votée à une quasi-unanimité dont je ne fus pas, de nombreuses revendications étaient satisfaites mais, après avoir vécu cette grève, on n'avait pas envie d'arrêter

Et ce fut le creve-coeur de la reprise du travail, le contact avec les non-grévistes, les coffres débordants de chèques «en souffrance».

Ce fut le début de la fin mais, malgré tout, avec des ouvertures sur des changements, c'est une autre histoire, celle des années 70.



Photos : DR

« SAÏGON »

UNE PIÈCE DE CAROLINE GUIELA NGUYEN

DANIEL FRECHE

La pièce *Saïgon*, écrite par Caroline Guiela Nguyen, fille de Simone Guiela Nguyen Thi Luc, ancienne enfant du Centre d'Accueil des Français d'Indochine (CAFI) de Bias (Lot-et-Garonne), est un chef-d'œuvre bouleversant. Beaucoup de larmes, du rire et un message puissant sur l'exil et le déracinement sont montrés tout le long de cette pièce. Le décor du restaurant vietnamien est magnifique. On sent de loin l'odeur du Phở et du Bò bún à Saïgon et à Paris. Les acteurs français et vietnamiens parlant les deux langues ont montré leur remarquable talent dans cette pièce fascinante, pleine de finesse et d'intelligence où chacun de nous, enfants du CAFI, qui a vécu le rapatriement et le déracinement, l'appréciera sûrement. Cette pièce qui nous balade de Saïgon à Paris, aller-retour en 3 heures, m'a enchanté pendant la soirée du 8 février aux Ateliers Berthier-Odéon et je ne peux que remercier Caroline pour cet immense travail de mémoire de cette période douloureuse que nos parents ont vécue.

Le 24 mars 2018, le Collectif des Eurasiens pour la Préservation du CAFI (CEP-CAFI) a eu l'honneur de recevoir Caroline Guiela Nguyen, auteure de la pièce *Saïgon*, et les deux comédiens Hiep Tran Nghia et son épouse, à son gala annuel.

J'ai pu assister à son spectacle dont les thèmes sont l'exil, la décolonisation de l'Indochine française. Caroline a su, au travers de sa pièce, donner un clin d'œil aux rapatriés de Sainte-Livrade-sur-Lot (47), de Noyant (03) et de Bias (47) dont sa famille maternelle est issue et qui ont vécu dans l'oubli, pendant plusieurs années, un exil douloureux.

Je voudrais lui adresser tous mes remerciements ainsi qu'à son équipe d'avoir porté le message de l'exil et le dépaysement pendant la période de la décolonisation de l'Indochine française auprès du public.



© Jean-Louis Fernandez



© Martial Beauville



© Jean-Louis Fernandez



© Martial Beauville



© Jean-Louis Fernandez



© Jean-Louis Fernandez

ENFERS ET FANTÔMES D'ASIE

VU AU MUSÉE DU QUAI-BRANLY
JUSQU'AU 15 JUILLET 2018

ALBERT VANDJOUR

Cette exposition fait peur, dès l'entrée, le premier tableau montre un fleuve. Cette image me frappe car le fleuve symbolise bien deux rivages existants. Sur une rive, vous avez le bien et c'est le monde des vivants et, sur l'autre, le mal et c'est le monde des morts. Ici le mal est représenté sous forme de fantômes inquiétants qui reviennent dans le monde des vivants sous différentes formes plus inquiétantes les unes que les autres. Ces morts reviennent car ils ont fait de mauvaises actions de leur vivant ou ils sont morts dans des conditions anormales.



C'est une plongée dans un monde fantastique en Chine, en Thaïlande ou au Japon, au travers des arts du cinéma ou de la bande dessinée et, il faut bien le reconnaître, l'imagination est au pouvoir.

Les fantômes sont bien errants et vengeurs. Ils sont invisibles mais représentés sur des manuscrits, des tableaux, des masques, par de la peinture murale, mais aussi sur des rouleaux peints et des statuettes de formes et de tailles différentes. Souvent avec une longue chevelure, en silhouette décharnée, vêtu d'un linceul. Un fantôme ne meurt jamais.





ENFERS ET FANTÔMES D'ASIE



« BELLES IMAGES » EN NOIR ET BLANC

MANUEL VICH

Une belle deuxième page (ours) de présentation (comité de parrainage, etc.), du sérieux.

Un bel éditorial.

Jolies chroniques des uns et des autres et un vrai désir apparent de faire de la photographie par plaisir (voluptueux) non pas de l'excellence mais de l'instant vrai.

Ah la détente, l'instant magique palpable où l'on presse de façon intime le déclencheur de l'appareil photo et voici alors que l'image, devant notre œil, comme domptée, s'offre à nous sans retenue avec un plaisir alors épicurien que chacun de nous connaît.

De belles photos dans *Belles Images*.

De vrais et beaux témoignages souvent touchants et dépouillés de prétentions toxiques.

Être là tout simplement (avec une certaine humilité) témoins de certains instants importants de la cité.

Belles Images est une revue de photographie bien vivante au regard franc et enjoué qui sait capter l'instant au bon moment.

Malgré son âge (une vingtaine d'années), cette revue qu'est *Belles Images* est d'une fraîcheur et d'une force d'âme remarquable ; attentive, avec élégance, à l'événementiel.

Je dirai que *Belles Images* est l'un des poumons de Sarcelles. Elle en serait le temple, un lieu de recueil et de mémoire.

Belles Images, c'est une vraie leçon de photographie ou une très belle école de photographes reporters.

En somme, pour ce qui est de la jeunesse de l'intention et de l'esprit, j'ai sur un tabouret près de moi et *Paris Match* et ce numéro 122 de *Belles Images*.

À ma gauche, à portée de main, une poubelle. Rageusement j'ai foutu *Paris Match* à la poubelle. Ouf !

P.S. Tout cela est un peu pêle-mêle, mais sincère et pesé. À toi Martial de reconstruire tout cela si tu le désires.

Bien amicalement.

Autoportrait



Autoportrait

SUSAN MEISELAS

« MÉDIATIONS »

JEU DE PAUME, PARIS

EXPOSITION JUSQU'AU 20 MAI 2018

CARLOS ABREGO

L'appareil photographique est un prétexte pour se trouver dans endroit où l'on n'a normalement rien à faire. Pour moi, « il est un point d'ancrage et un point de séparation ».

Avant d'appuyer sur le déclencheur, le photographe sait déjà quel va être le résultat, son œil est différent. Mais qu'est-ce qu'il voit, la lumière et l'ombre, oui, peut-être, son monde est autre, une situation, une personne, un groupe, un paysage dans son œil cessent d'être une réalité brute, il voit au-delà, il perce et découvre une vie qui se cache sous l'apparence. Cependant les photographes ne sont pas tous pareils, chacun à son propre monde et sa sensibilité. Il y a des photos qui nous laissent indifférents, qui ne nous touchent pas, on regarde et la photo nous semble à peine la prolongation de la réalité, sans que nous apparaisse la vie intérieure des choses, des situations, des personnes. On ignore les raisons de ce silence, de cette absence de communion. Par contre il y a d'autres photos qui obligent notre regard à rester des longs instants, notre regard se sent attiré par une force supérieure, car cette photo montre un monde plus réel que la réalité.

Tout cela est bien connu. Mes paroles ne sont que celles d'un dilettante, je ne connais rien à la technique, c'est vrai depuis un certain temps je prends des photos et cela m'amuse énormément. Cependant la photo a exercé sur moi un attrait et je suis très attentif à l'effet que cet art peut avoir sur les personnes, sur leurs émotions et leurs regards sur

la réalité. Parfois je pense que l'image est aussi fragile devant la parole, que celle-ci peut lui donner un sens qu'en réalité elle n'en a pas, parfois également on a besoin que la parole vient compléter ce qu'on voit. Un tableau prend tout son sens pour nous une fois qu'on connaît le titre que lui a donné le peintre. Avec les photos la même chose peut arriver.

Les filles de Prince street, Little Italy

Je suis allé à l'exposition de Susan Meiselas. Curieusement j'y suis allé avec l'idée de voir des photos sur l'Amérique Centrale et, particulièrement et surtout, sur mon pays, le Salvador.

En réalité cette expo « Médiations » est le plus grand récapitulatif de l'œuvre d'une grande artiste et elle est aussi la plus grande expo jamais montée en Europe de Susan Meiselas, dès ses premiers clichés, lorsqu'elle était encore étudiante dans les années 70.

La série de photos qu'elle réalise pendant plusieurs années d'un groupe de jeunes filles de son quartier new-yorkais va montrer sa démarche très particulière. Ce qui l'intéresse, c'est la vie de ses modèles, des personnages de ses photos. On voit grandir les filles ensemble, mais aussi une à une. Dans les photos de groupe, chacune est individualisée, mais aussi Meiselas sait capter la cohérence du groupe, leur complicité. Petit à petit le groupe se désagrège, les déménagements les font quitter l'une après l'autre le quartier. « Je suis la seule à



Dee et Lisa, Little Italy, New York, 1976. © Susan Meiselas/Magnum Photos

être restée ici. Toutes les autres ont déménagé. Elles sont toutes parties. C'est très déprimant», témoigne une des filles quelques années plus tard. La dernière photo est celle du mariage d'une des filles.

Susan Meiselas accompagne ses photos avec de petits textes qui ne viennent pas expliquer l'image, ils complètent le témoignage et nous donnent le contexte et nous racontent pour ainsi dire « l'avant et l'après photo ». Car, dès ses débuts, on sent profondément que Meiselas s'intéresse et s'imprègne de la vie et du monde de ses personnages. On voit grandir les filles, elles jouent, elles se racontent des histoires, leurs secrets. Il s'agit d'une séquence qui nous parle concrètement de leur vie, mais aussi de la complexité des sentiments des jeunes filles en général. Dans ces photos on devine la tendresse qu'inspire Susan Meiselas.

Dans le même esprit est la série de photos de « 44 Irving Street »: en réalité cette séquence précède celle de Little Italy. Susan Meiselas a pris en photo une à une les locataires de cette maison, ce sont

pour la plupart des jeunes filles qui logent dans une petite chambre pendant les études. La jeune Susan y loge également.

La particularité de cette série est que chaque photo est accompagnée d'une « lettre » manuscrite ou tapée à la machine, dans laquelle le modèle dit comment elle se voit dans la photo, c'est qu'elle en pense.

Nicaragua et le Salvador

La partie centrale de toute l'exposition est l'Amérique Centrale, le Nicaragua et le Salvador. Susan Meiselas part vers cette région du monde avec l'envie de connaître, de chercher à comprendre ce qui arrive dans ces pays.

Son premier voyage coïncide avec les derniers combats du « Front Sandiniste de Libération National » contre la tyrannie d'Anastasio Somoza. Certaines de ces photos ne m'étaient pas inconnues, elles sont apparues dans la presse internationale, elles m'ont transporté aux temps où des

amis et moi-même étions des militants de la solidarité.

Elles ont réveillé mes souvenirs, toutes sortes de souvenirs, elles ont remué aussi des sentiments contraires, ceux qui étaient remplis d'espoir et ceux d'aujourd'hui qui, en grande partie, m'obligent à regarder autrement, sans illusions, le terrible résultat de la lutte de tant de jeunes qui risquent leur vie, qui donnèrent toute leur jeunesse à une cause exaltante, mais malheureusement trahie par des dirigeants malhonnêtes, sans scrupules. Cependant l'émotion ressentie devant ces photos était forte, ces «foulards» qui sont devenus célèbres sont le symbole de la lutte de tout le peuple nicaraguayen contre la dictature introduite et soutenue par les États-Unis. Ces «foulards», ce sont des jeunes qui couvrent la moitié de leur visage pour ne pas être reconnus. Meiselas le dit elle-même, elle n'est pas une correspondante de guerre, elle prend des photos de combats, mais on sent bien que ce qui l'attire est le jeune homme qui est en train de jeter une bouteille remplie de chiffons et combustible, une bombe Molotov rudi-

mentaire, l'autre brandissant un fusil vétuste, une barricade improvisée de bric-à-brac. Chaque prise est une histoire, Meiselas pénètre l'âme de ses personnages et, nous, on est touché par la tendresse de son regard. Elle est discrète, mais sa sincérité est éblouissante. Il faut signaler que la photographie est consciente que ses photos peuvent être détournées par la mise en page faite par les journaux, cette partie de l'exposition est composée de trois rangées, tout en haut les photos telles qu'elles étaient reproduites dans la presse, la deuxième rangée des photos qui n'ont pas été retenues par les journaux et la troisième rangée avec des informations diverses sur son travail photographique au Nicaragua.

Susan Meiselas est revenue quelques années plus tard et elle a organisée une exposition dans les rues d'Esteli, à l'orient du pays. Elle a cherché et retrouvé les personnages de ses photos et les a filmés, ces vidéos sont présents dans «Médiation».

Il y a une courte série de photos sur le Salvador, bon, je dis courte, parce que je suis resté sur ma

L'homme au cocktail Molotov, les Sandinistes aux portes du quartier général de la Garde Nationale. Nicaragua, 1979. © Susan Meiselas/Magnum Photos.



Muchachos attendant la riposte de la Garde Nationale, Matagalga 1978 Nicaragua.
© Susan Meiselas/Magnum Photos

soif. Dans cette séquence on voit la vie des gens, leur souffrance, leur combat. Il y a une qui m'a bouleversé à nouveau, une porte sur laquelle une organisation paramilitaire a laissé l'empreinte de plusieurs mains de couleur blanche à Arcatao, Chalatenango. «La Mano Blanca» prévenait que ses membres allaient tuer la famille qui habitait cette maison. Parfois c'était une façon de signer le crime déjà accompli.

L'armée salvadorienne arrêterait les cars du transport interurbain pour procéder à des fouilles des passagers. Il y a une photo qui porte témoignage de ces fouilles près de Suchitoto, pas si loin de San Salvador, la capitale du pays, on voit une rangée d'ombres sur un mur, avec les mains sur les nuques. La force de cette photo est immense.

Ces jours-ci, s'est ouvert le premier procès contre les criminels de l'armée, à Morazán. Il s'agit d'un des plus grands massacres commis pendant la guerre, à El Mazote, Susan Meiselas nous montre un bref aperçu de ce crime. Rufina Amaya, une des habitants de ce hameau, a survécu, on peut voir son portrait, assise sur l'herbe, tranquille, forte de sa vérité et de son courage.

Kurdistan

Une séquence très importante concerne le Kurdistan, on peut dire que Susan Meiselas fait ici, en plus, un travail d'ethnologue et d'anthropologue.

Elle a cherché des photos anciennes, gardées par les familles, elle raconte le rapport envers les photos chez les Kurdes. Surtout que, pendant des années, il était interdit de prendre des photos, de les garder et en faire des collections.

Les Irakiens n'ont pas hésité à mettre en prison les porteurs de photos. Susan Meiselas analyse le rôle de la photo pour la mémoire collective, familiale et personnelle.

Il y a d'autres thèmes abordés par Susan Meiselas qui lui sont chers, comme par exemple ces femmes qu'on exploite dans «l'industrie du sexe», la «violence domestique».

Ces parties sont intéressantes au-delà des images, par les témoignages des femmes, par les réflexions ajoutées.

Si je dois résumer avec un mot la démarche de Susan Meiselas, j'affirme qu'elle est une photographe humaniste.

RENCONTRE AVEC LAURENCE GEAI

CATHERINE MALACCHINA

En ce 13 décembre 2017, quelques invités ont pu assister à la première rencontre intitulée Polka Club, travail en commun entre la Maison Européenne de la Photo et le magazine de reportage « Polka ».



L'invitée était Laurence Geai, une jeune femme dont certains remarqueront la ressemblance avec Françoise Dorléac.

Reporter en Irak et en Syrie où elle a pu suivre les conflits au plus près, Laurence Geai a également couvert la campagne électorale en France de 2017 et a eu l'opportunité de témoigner des dernières semaines de François Hollande en tant que président.

Ce qui la mobilise aussi est la question de l'immigration. Ce sera l'objet de l'intervention de ce Polka Club.

Ce par quoi tout a commencé : les migrants regroupés sous le métro de la Chapelle en avril 2015. Présente lors du démantèlement du camp par les CRS, la violence employée envers les migrants et elle-même, l'amène à s'intéresser au long cours à ce qu'il adviendra de ces hommes et femmes. De la rencontre de Manon, jeune étu-

diane mobilisée elle aussi et ayant déjà eu l'occasion d'héberger des migrants, permet d'entrer en contact avec un couple soudano-éthiopien : Faraj, Samira et leur fils Souraj âgé de 3 ans.

L'aide de Manon consiste tout d'abord à héberger la petite famille 2 ou 3 jours, c'était sans compter l'attachement immédiat de Nanon pour le garçonnet Souraj.

Puis, une chambre du Formule 1 de Saint-Ouen les accueille durant 6 mois et les rencontres de Marion et de Laurence, très fréquentes, permettent avec l'aide d'un traducteur de travailler sur les questions administratives. Farad trouve du travail, Souraj entre à l'école maternelle. Plein de vie et de curiosité, il s'intègre très facilement et devient bilingue rapidement.

Puis départ pour Abbeville, pour un appartement plus confortable. Farad obtient le statut de réfugié mais pas Samira qui vient de mettre au monde son second enfant, un fils appelé Aimé....

Devant l'administration, Samira, très secrète, a du mal à parler de son passé dont elle reste profondément blessée. Qu'advient-il si elle n'obtient pas le droit à l'exil ?

Faraj, ingénieur et débrouillard, tarde toutefois à trouver un nouvel emploi, il commence à parler français.

Laurence a conscience que son rôle de photjournaliste prendrait fin en cas d'intervention de sa part pour obtenir le statut de réfugié de Samira.

Mais confiante, elle souhaite pouvoir continuer de suivre et de photographier encore longtemps cette petite famille. Les photos serviront-elles à un livre ? à une expo ? L'avenir le dira... Toutefois, les images que nous avons pu voir ce soir-là à la Maison Européenne de la Photo sont fortes et esthétiques à la fois et nous donnent envie de croire nous aussi à une intégration réussie (Voir Polka n° 40).



LES EXPOSITIONS GOSCINNY

WALTER SARAIVA

C'est une excellente initiative prise par deux musées parisiens. À l'occasion des quarante ans de la disparition de René Goscinny, le 5 novembre 1977, le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (MAHJ) et la Cinémathèque Française proposent deux expositions complémentaires.

Celle du MAHJ, intitulée « Au-delà du rire » (avec la collaboration de l'Institut René-Goscinny), met en avant l'origine de son œuvre. Pour Anne Goscinny, sa fille, dans une interview à *Charlie Hebdo* (n° 1317, 18/10/2017), il y a un fait fondamental à rappeler au public dans le contexte actuel de tensions dans notre société, un authentique exemple d'ouverture et d'œuvre universelle : « Un des mythes français les plus importants du XX^e siècle (*Astérix* - note de l'auteur) a été cocréé par un juif polonais et un Italien (Albert Uderzo - idem) ».

L'exposition commence par une galerie de photos familiales, puis suit son parcours personnel et professionnel (ses débuts dans le dessin, puis sa carrière de scénariste, et enfin *Pilote* et le cinéma).

Mais plongeons d'abord dans son histoire.

La mère de René Goscinny, Anna Beresniak, naît à Khodorkov, près de Kiev (Ukraine) en 1889. Elle est la fille d'Abraham Lazare Beresniak, maître d'école. La famille s'installe à Paris en 1905.

Abraham y fonde l'imprimerie Beresniak et Fils en 1912, spécialisée dans les essais, philosophiques

ou politiques, dans plusieurs langues, français, russe, polonais ou encore yiddish.

Son père, Stanislas Goscinny, naît à Varsovie en 1887. Il arrive à Paris en 1906 pour poursuivre ses études de chimie. Il aime voyager, vivant au Mexique pendant la révolution, en Tunisie ensuite, avant de revenir à Paris en 1919.

Anna et Stanislas auront deux enfants : Claude, né en 1920, et René, en 1926. Cette même année, ils sont naturalisés français.

L'année suivante, Stanislas Goscinny part pour Buenos Aires (Argentine), pour une institution philanthropique, la Jewish Colonization Association, chargée d'aider à l'émancipation des juifs d'Europe orientale en les aidant à s'établir en Amérique latine, au Canada ou au Moyen-Orient. La famille suivra en 1928.

Son enfance en Argentine

C'est donc en Argentine que René Goscinny passera les premières années de sa vie. Il y fait sa scolarité (sont visibles à l'exposition du MAHJ ses photos de classe du collège français, ainsi que celle des bacheliers), découvre le cinéma, la littérature, le dessin. Un personnage de bande dessinée aura une grande influence sur lui : l'indien patagon *Patoruzù*, personnage le plus populaire d'Argen-



© Famille Goscinny. Archives Musée d'histoire du Judaïsme

tine, créé en 1928 (la même année que *Mickey Mouse*) par Dante Quinterno.

Durant la guerre, René caricature les politiques de l'époque. Son père meurt en 1943, ce qui plonge la famille dans la précarité.

Après quelques emplois, comme par exemple dans une agence de publicité, René émigre avec sa mère à New York. Son service militaire effectué en France, il retourne aux États-Unis pour y travailler comme illustrateur. C'est une période de vaches maigres, ce qui ne l'empêche pas de rencontrer des personnes qui compteront beaucoup dans sa vie : Harvey Kurtzman (créateur du magazine *Mad*, René y pensera sans doute pour lancer *Pilote*), Jijé, de l'hebdomadaire *Spirou*, Morris, avec lequel il travaillera plus tard sur *Lucky Luke*.

René Goscinny vient en Europe en 1951, à Paris, pour un éditeur belge, Georges Troisfontaines (Les Éditions Dupuis). C'est à ce moment-là qu'il rencontre Jean-Michel Charlier et Albert Uderzo.

Il sera scénariste

Bien qu'excellent dessinateur, Goscinny est conscient que, face au talent de ceux cités plus haut, il vaut mieux pour lui se spécialiser dans l'écriture. Aussi il sera scénariste. Il fera de nombreux duos, lui à l'écriture, l'autre au dessin. Le plus connu, formé avec Albert Uderzo, commence dès 1951. Ils créent *Jehan Pistolet* (1952), *Luc Junior* (1954), *Oumpah-Pah* (1958), et enfin le personnage qui leur vaudra le plus grand succès, *Astérix* (1959). Parallèlement, il collabore avec Jean-Jacques Sempé sur une bande dessinée du *Petit Nicolas* en 1954, avec Morris (Maurice de Bevere) sur *Lucky Luke* dès 1955, puis Jean Tabary (*Valentin le Vagabond* – 1960 ; *Iznogoud* – 1962).

Création de « Pilote »

Avec plusieurs dessinateurs, il crée en 1959 *Pilote*, journal qui lancera les carrières de Jean Giraud (alias Moëbius), Cabu, Gotlib, Claire Brétecher, Reiser... *Pilote*, premier journal de bande dessinée pour adultes, ouvre la voie à d'autres titres qui apparaissent dans les années 70, comme *L'Écho des Savanes* et *Fluide Glacial*.

La décennie 1970 marque une certaine diversification de René Goscinny. Il tente l'aventure de la télévision avec les *Mini-Chroniques* en 1976 (il a quitté *Pilote* deux ans plus tôt), et surtout, avec les

studios Idéfix, c'est la grande aventure du cinéma. Seuls deux longs-métrages sortiront, les délirants *Douze Travaux d'Astérix* et *La Ballade des Dalton*. Ce dernier film, Goscinny ne le verra pas, car il décède un an avant la sortie, d'une façon tellement absurde qu'elle méritait de figurer dans les « Darwin Awards » (palmarès des morts stupides) : crise cardiaque, suite à un... test d'effort avec son cardiologue. Il avait 51 ans.

Les derniers albums auquel il a collaboré sont *Le Fil qui chante* et *Astérix chez les Belges*.

L'influence du cinéma sur Goscinny

En parallèle, la Cinémathèque propose « Goscinny et le cinéma », axée sur l'influence de ce dernier sur Goscinny, et inversement sa contribution au septième art. Goscinny était un passionné de cinéma, surtout des personnages de son enfance : le monde de Disney (il rêvait jeune de travailler pour lui), Buster Keaton, Laurel et Hardy... Nous pouvons ainsi admirer des raretés : ses dessins inspirés de Disney (*Mickey*, *Blanche-Neige*, *Pinocchio*...), datés de 1941 à 1943 et plutôt réussis, ainsi que des caricatures des stars hollywoodiennes des années 1950 : James Cagney, Peter Lorre, Boris Karloff, Clark Gable... et aussi Fernandel.

Une large place accordée à Astérix

On l'oublie aujourd'hui, mais la première adaptation avec des acteurs réels du *Petit Nicolas* ne date pas de 2009 avec le film de Laurent Tirard, mais de 1964. Intitulé *Tous les enfants du monde*, ce téléfilm d'André Michel dont nous pouvons voir des extraits réunit Michael Lonsdale, Bernadette Lafont (les parents de Nicolas), Pierre Tornade... Plus tard, René Goscinny sera scénariste pour les films de ses amis, comme *Le Viager* (1972) et *Les Gaspards* (1974), tous deux de Pierre Tchernia.

Une large place est accordée à *Astérix*, fort de ses quatre films (de nombreux accessoires sont exposés, des costumes – Obélix, Cléopâtre...) et de ses neuf films d'animation. La première adaptation avec des acteurs date de 1967, *Nos ancêtres les Gaulois*, avec Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, pour la télévision. Le premier dessin animé, *Astérix le Gaulois*, sorti en 1967, a été conçu sans l'accord de Goscinny et Uderzo. Par la suite, aucun film ne se fera sans eux, d'où plus tard la création

des studios Idéfix. En attendant, ils se sont visiblement bien amusés avec *Astérix et Cléopâtre*, inspiré des péplums alors à la mode, surtout du *Cléopâtre* de Joseph L. Mankiewicz.

Autre rareté, dans l'espace dédié au studio Idéfix : le court-métrage *Les Aventures d'Idéfix* (1976), moins connu que les deux films cités plus haut.

Ces derniers font l'objet d'une véritable expo dans l'expo, avec toutes les étapes de leur fabrication : story-boards, création des personnages, layouts, décors...

Une occasion unique de (presque!) tout connaître sur l'un des auteurs les plus populaires, à voir d'urgence, d'octobre 2017 à avril 2018.



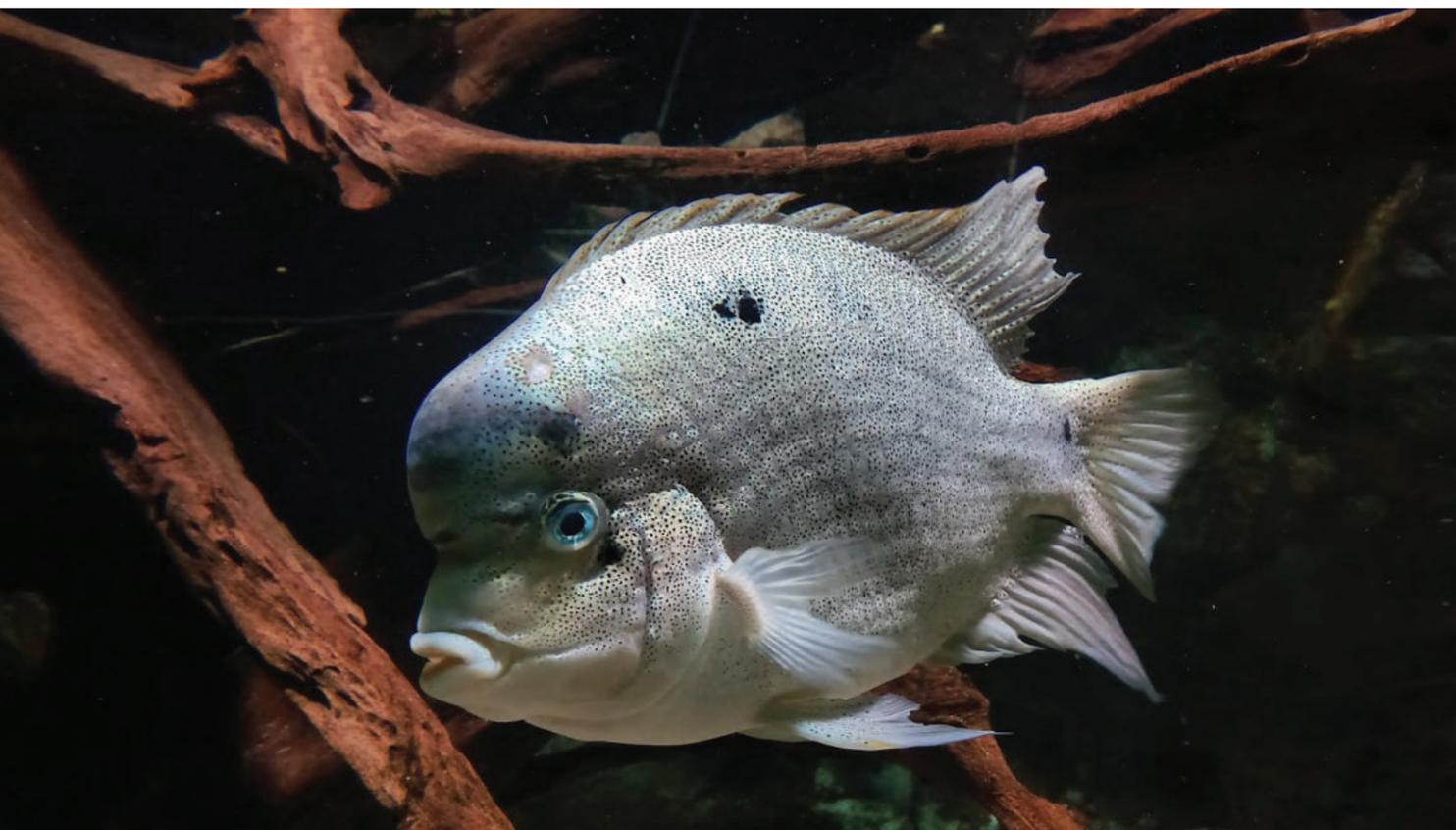
© Famille Goscinny. Archives Musée d'histoire du Judaïsme

L'AQUARIUM TROPICAL

FAIT PEAU NEUVE

PORTE DORÉE, PARIS

CHRISTIANE BEAUVILLE



Photos : Molly Blake Beauville

Tout d'abord, quelle aubaine que nous étions à Paris pendant la semaine où l'Aquarium rouvrait ses portes au public ! Le bâtiment dans lequel se trouvait l'Aquarium, le Musée de l'Histoire de l'Immigration, suscitait pas mal d'intérêt par lui-même du point de vue architectural.

Une fois descendus dans l'Aquarium, nous voilà mêlés à la danse des poissons de toutes tailles et de toutes couleurs. Pour commencer, les congres qui dressaient leur corps impressionnant vers la surface, puis les poissons-lion des Caraïbes qui faisaient virevolter leur robe rayée, en passant par

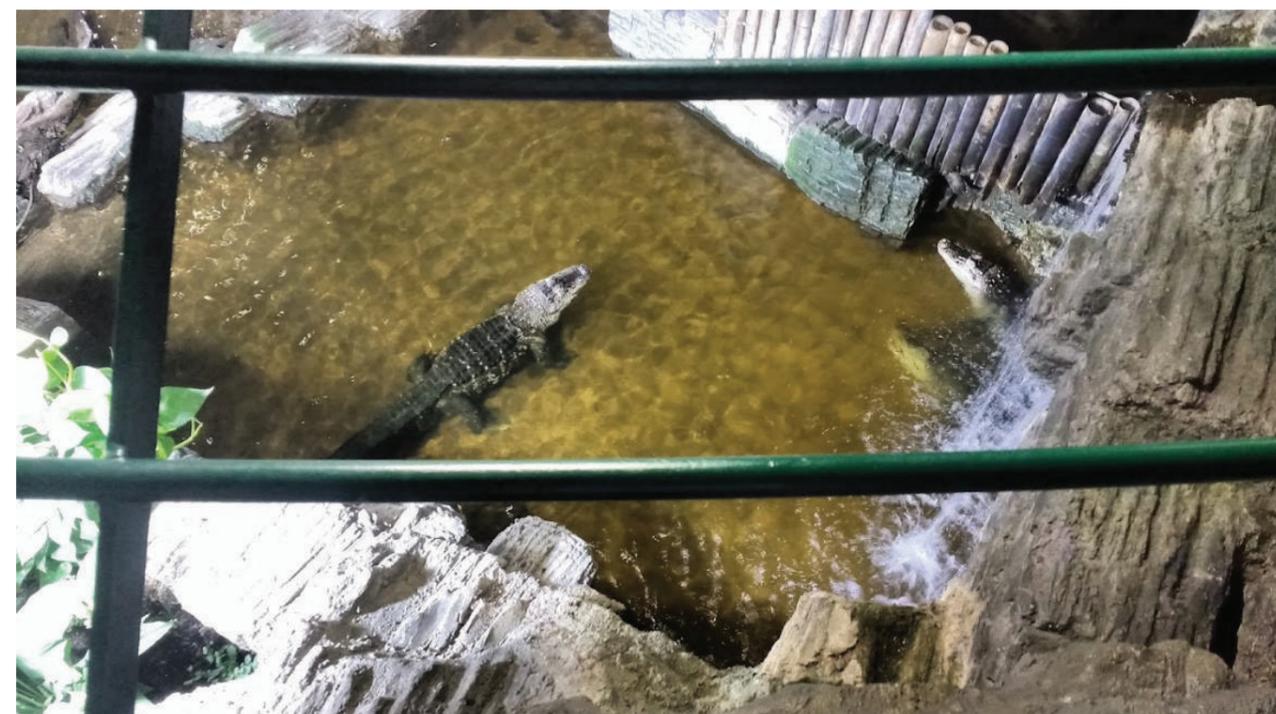
les raies d'eau douce avec leur ballet incessant, telles des bolides souples et silencieux...

Pendant ce temps, dans l'arène centrale, séparés par une digue en bois des tortues acrobates qui s'empilaient les unes sur les autres, les majestueux crocodiles se déplaçaient nonchalamment dans la torpeur de cette fosse dont la température était sûrement très proche de leur lieu d'origine.

Une fois remontés vers les poissons, nous sur-

prenions le poisson-clown qui se cachait dans son anémone, pour ensuite découvrir le poisson-chat et le poisson-girafe qui illustraient un bon exemple de cohabitation, sans oublier les multiples poissons multicolores qui se frayaient un chemin entre le corail.

Tout cela contribuait à former une fresque de formes et de couleurs qui était à la fois un plaisir visuel et qui apportait aussi un effet calmant et serein.





L'aquarium était très bien, et plein de couleurs. J'aimais beaucoup regarder tous les poissons, les tortues et les alligators. J'ai trouvé cela très intéressant.

Molly Blake, 13ans



THE COLOR RUN 2018

WALTER SARAIVA

La nouvelle édition parisienne de The Color Run s'est déroulée le dimanche 15 avril.

C'est une manifestation assez récente, puisque sa première édition date de janvier 2012, à Phoenix, Arizona. L'idée est surprenante: lors d'une course non chronométrée de 5 kilomètres, les coureurs vêtus de tee-shirts blancs se font copieusement «arroser» de poudres de différentes couleurs. Depuis, le succès est tel que cette manifestation est présente dans plus de soixante pays. En France, elle a déjà été organisée à Lyon, Strasbourg, Nantes, Toulouse, Quimper, Bordeaux...

Le principe est inspiré d'une fête indienne, la Holi, ou fête des couleurs. Lors de son point culminant, les participants habillés en blanc se jettent des pigments de couleurs.

Dimanche donc, 20 000 coureurs ont répondu présents. La course a commencé près de l'Hôtel

de ville pour suivre les quais de Seine. À la sortie du tunnel des Tuileries, un premier groupe chargé des couleurs (chaque passage est tenu par des groupes d'étudiants) attaque avec du jaune. Suivent le bleu à Pont-Royal, le vert près du pont de la Concorde, le rose avant l'Alma, pour une arrivée à Iéna, au pied du Trocadéro.

Des podiums étaient chargés de l'échauffement autant que de l'ambiance, comme celui d'Afrovibe (discipline autour des danses afro et du renforcement musculaire). La radio NRJ avec son Finisher Festival organisait le final: lancer général de poudres colorées sur les coureurs arrivés toutes les 15 minutes.

À noter que la poudre utilisée, d'après les organisateurs, est de la fécule de maïs non toxique, avec des colorants alimentaires. Une protection des yeux était vivement conseillée, avec des lunettes de soleil offertes lors du départ.

Photos : Walter Saraiva



FASHION NIGHT COUTURE

SAISON 8

MARTIAL BEAUVILLE

La Fashion Night Couture (FNC), qui en est à sa huitième édition, célèbre année après année le génie français.

Les trois dernières éditions ont rendu hommage à Coco Chanel, une des rares femmes stylistes, au roi Soleil et à Versailles, et cette année 2018 à Gustave Eiffel.

Chaque printemps, le tout-Paris bruisse de cet événement qu'est la FNC, reconnue comme un des dix plus beaux défilés par son éclectisme des collections novatrices de jeunes créatrices et créateurs.

Cette année, notre coup de cœur va sans conteste à Véronique Fournier et ses robes acidulées annonciatrices de printemps et de clin d'œil aux Sixties.

Ses robes imprimées aux motifs de Marylin, Audrey Hepburn, Twiggy, Mary Quant - l'inventeur de la minijupe... que cette créatrice anglaise soit à jamais bénie!! - apportent une fraîcheur sans conteste aux défilés parisiens.

Notre autre coup de cœur fut pour Enoka, la

créatrice inventive, drôle, dynamique et ses créations magnifiquement portées par ses mannequins, dont la sublissime Aissata, et notamment sa robe d'un rouge flamboyant !

D'autres modèles comme la ravissante Laura Sezen qui revient de loin et pour qui les défilés sont une thérapie à ses soucis de santé.

Saluons parmi toutes ces jolies filles, la marraine de la FNC, la comédienne Elisa Bachir Bey.

Beaucoup de classe et d'inventivité parmi les autres stylistes bien sûr, mais il serait trop long de tout détailler et nous ne pouvons que vous inviter à vous connecter sur les réseaux sociaux pour voir ce « must » du chic parisien qu'est le défilé de la FNC.

En dernier lieu, et parce qu'il est besoin de le dire, le monde de la mode est souvent fait de paillettes et de superficialité mais Philippe Noel et Keri Lise Anderson, qui sont les concepteurs de la FNC, sont des monuments de gentillesse et de disponibilité avec chacun, qu'il soit célèbre ou inconnu.



Photos : Martial Beauville

Le mannequin Kenza Gomis portant une création de Tarquin Benel dans une robe Hibiscus en hommage à Renée Yacana, coiffée par Graca Création.



La sublissime Aissata dans une création d'Enoka Fonseca



Véronique Fournier et ses modèles

Final avec la créatrice Johana Beucher, la comédienne Elisa Bachir Bey, et Keri Lise Anderson et Philippe Noel les concepteurs de FNC





Robes de Véronique Fournier

Final avec la créatrice Stephanie Collette pour les sacs Creation Step...



Cassandra Pereira dans une création de Véronique Fournier

Huyen et Hieu, les princesses franco-vietnamiennes
des BELLES IMAGES

